

Lézignan Corbères, le 7 Septembre 1983

Docteur Davidovici
Maire
de Port La Nouvelle

Monsieur le Maire,

J'ai lu avec un vif intérêt l'article paru dans la presse le 25 août dernier et suis ravi que vous preniez en main, avec l'aide des services publics, la rénovation et le retour à la vie de l'île Sainte Lucie.

J'ai passé trois ans de mon enfance dans l'île de 1919 à 1922, mais ce court séjour m'a marqué d'une empreinte profonde par cette nature amie, complexe, belle et si diverse.

Mes parents, mes deux frères, ma sœur, nos maîtres, les domestiques, témoins de ces souvenirs et anecdotes sont tous décédés.

A votre intention et pour apporter ma faible contribution à votre beau projet, j'ai écrit ces quelques pages, comme un retour sur le passé, précisant du mieux possible ce qu'était la vie dans l'île à cette époque déjà si lointaine.

Dans le cas où vous jugeriez utile de faire publier ces souvenirs, je vous donne mon entier accord.

Je vous en souhaite bonne réception,

Et vous prie d'agréer Monsieur le Maire,
mes respectueuses salutations.

M. Bonafoux

Marthe BONNAFOUX
institutrice honoraire
16 rue de Verdun
11200 Lezignan Corbières

Tel 24 07 21



SAINTE LUCIE

RETOUR

sur le PASSE



de l'Ayrolle

Port-la-Nouvelle

0,6 Bages

1,3 Gruissan

SIGÉAN

R. d'Hydrocarbure

Après l'armistice mon père devint le régisseur de Sainte Lucie, au service d'un propriétaire terrien, Monsieur Charles Nombel, qui habitait 3 rue Marceau à Narbonne et qu'il avait connu à Bizerte pendant la Grande Guerre.

Nous quittâmes donc Carcassonne, maman, mes deux frères, ma grande sœur et moi, au cœur de l'été 1919.

Quel curieux déménagement que le nôtre ! Nos pauvres meubles chargés sur une péniche tirée par un mulet, nous partîmes de la ville par la voie aquatique : le canal du Midi et celui de la Robine, qui devait nous amener d'écluse en écluse, de village en village, de prairies en vignobles, entre les poussiéreux chemins de halage et les berges parsemées de longues herbes d'iris ou de roseaux, vers les étangs et vers la mer.

Au Sommail, l'embranchement de la Robine nous annonça Narbonne... Mandirac... et nous arrivâmes à Sainte Lucie dans la lumière atténuée du soir qui tombait, la tête lourde et pleine d'eau.

Perdue au milieu des eaux, entre l'étang de Ligean et celui de l'Ayrolle, Sainte Lucie est rattachée au continent par une bande de terre qui emprunte la ligne de chemin de fer - si resserrée entre les lagunes et un chemin de halage reliant Narbonne à La Nouvelle, si étroit, qu'on peut appeler ce domaine sans trop d'erreur : une île.

Elle nous accueillit avec tout ce qu'elle possédait de plus sauvage, de plus pittoresque, de plus exotique et une armée de moustiques affamés, redoutables vampires ailés auxquels nous eûmes beaucoup de peine à nous habituer.

à quelques mètres du canal, des maisons d'ouvriers s'alignaient se faisant face, de part et d'autre d'une cour caillouteuse que fermait dans le fond un portail en fer portant en grosses lettres l'inscription : Sainte Lucie.

au delà de ce portail qui soutenait un grand mur de chaque côté du passage, se dressait une immense bâtisse, sobre, imposante ; demeure du patron, on l'appelait "le château".

La façade plate relevée d'un petit balcon, son figecornier au dessus du toit, s'ouvraient sur un grand parterre de multiples fleurs au milieu de flots de verdure où l'on reconnaissait de superbes palmiers à hautes pilastres des oliviers, des robiniers épineux, des figuiers, des lauriers roses, rouges, blancs, coupés de buissons et d'arbrisseaux illuminés de multiples insectes.

Cette nature mettait toute l'ardeur de ses floraisons dans une atmosphère où se mêlaient, à l'envi, les effluves amères des marécages proches, la stridence des cigales, les chants d'oiseaux, les aboiements intempestifs de la meute de chasse.

Au fond du parc, la statue d'une vierge, à mes yeux d'enfant, chef d'œuvre miraculeux, splendide blanche ceinturée d'azur, trônait dans une grande grotte, protégeant de son ineffable sourire cette terre que la chaleur des étés accablait, que tourmentaient les vents d'hiver soufflant en ouragan quand s'abattaient d'une façon impitoyable, les orages sur le canal. Enfin énorme muraille à la fois rassurante et inquiétante, une falaise abrupte et blanche au sommet recouvert de pins, au bord tranchant de l'horizon dominait cette partie de paysage, qui se prolongeait par des landes, des bois, des garrigues, des chênes verts à travers l'île.

Le domaine dont je ne saurais évaluer la contenance, comprenait des prairies à l'orée des lagunes où se paissaient quelques vaches, des champs de blé et de luzerne sur le plateau, de grandes étendues de maquis et de buisseries, de fertiles jardins et de riches vergers en bordure du canal. L'important, c'était la vigne qui s'étendait sur les pentes calcaires dans des sols caillouteux où les galets n'empêchaient pas le cheminement des racines qui les contournaient mais qui, par contre, faisaient un obstacle à l'évaporation et jouaient un rôle efficace dans l'échauffement des souches cédant à celles-ci, pendant les nuits froides, les calories absorbées pendant le jour.

Non moins négligeables étaient les troupeaux de moutons qui occupaient une immense bergerie et dont on faisait un bon commerce. Mais bien avant la pêche, la chasse à Sainte-Lucie, était reine.

L'île mystérieuse qui avait sa cave et son vin, son étable et ses vaches, son écurie et ses chevaux, était avant tout le domaine du gibier. Dans le monde du poil et de la plume, il n'existait pas d'endroit mieux noté pour chasser.

Les lapins y pullulaient; on en tuait trente ou quarante par jour, que l'on vendait à des commerçants de Marbonne ou de La Nouvelle*. Des perdreaux, par bataillons, circulaient dans les hautes herbes. On les parquait à certaines époques de l'année, dans des espaces protégés par des grillages. Des perdrix nichaient au pied des "argelats"; des faisans, avec leur gorge orangée et leur robe mordorée se faufilaient à travers les banyères. De nombreux canards sauvages logeaient dans les marécages, les sarcelles et les poules d'eau dans les touffes de séné et de joncs. Des palombes et d'autres

* aux moments favorables, quand le patron en donnait l'ordre

oiseaux migrateurs qui se déplaçaient par milliers, à l'affût étaient fondroyés impitoyablement dans leur vol, à leur passage.

Une fois même on tua deux sangliers. Les chasseurs les transportèrent ~~à~~ couverts de mouches et de sang coagulé au bras de l'escalier de notre maison. De leurs cuirs humides s'élevait une odeur sauvage de litière acide tandis que d'énormes poux se détachaient lentement de ces cadavres qui pesaient chacun plus de quatre vingt kilos. Un boucher de Harbonne vint les prendre à qui mon père les rendit pour de friands morceaux destinés aux riches bourgeois de la ville.

Quand Monsieur Nombel venait chasser avec sa famille et ses amis, le château s'animait. Les dames jouaient au piano des refrains à la mode et ma mère donna de son meilleur talent à la cuisinière, pour préparer un civet de lièvre, un canard aux olives ou un bon cassoulet.

Ce jour-là, des coups de feu claquaient de toutes parts dans la campagne, tandis que des grêles de plombs s'éparpillaient un peu partout, sous les pins, dans les herbes et sur les feuillages. Une odeur de poudre flottait dans la marinaide des matins brumeux infestés de moustiques et des milliers de bêtes rampantes ou ailées se cachaient dans les profondeurs les plus sombres de leurs retraites. Les écureuils folâtres ne se jetaient plus de branch en branche, gardaient leur nid, au milieu des lianes dans d'enfourchure au sommet des arbres, et les paons, à la fine aiquette et à l'œil fulgurant ne faisaient plus dans les sentiers, la belle roue qui nous fascinait.

Des maisons isolées dans la nature, la "Poste des Salins" la "cantine" la "vignie" complétaient ce magnifique patrimoine. La "vignie" se situait au

sommet culminant de la falaise dont le promontoire dominait une vastité bleue s'étendant jusqu'à l'horizon, jusqu'au ciel, striée à la surface par de petites vagues qui miroitaient dans les rayons brûlants d'après-midi. Et puis, au bout du chemin, la "gare" car il y avait une halte à Sainte Lucie - nous recevait chaque jeudi, quand nous allions attendre notre père qui revenait de Narbonne et qui nous apportait des croissants et du chocolat. Monsieur Vidal "le chef" autour de la maisonnette cultivait un jardin riche en légumes et tout pari de fleurs.

Parlons de l'étang.

Seuls, les garçons de la campagne avaient le droit de traverser le canal, à la nage ou avec le "barcot" pour atteindre sur l'autre rive, après le chemin de halage, les eaux de l'Ayrolle. Là, ils se baignaient et pêchaient à loisir. Souvent ils jouaient avec ces masses visqueuses qui s'étalaient dans l'eau comme de grands globes d'opale et que l'on appelait des "miduses". Quand elles se déplaçaient, par myriades ces petites coadentérées donnaient à l'étang une inquiétante phosphorescence que les gens superstitieux redoutaient. Mes frères les attrapaient avec des bâtons, les jetaient sur le rivage et se plaisaient à les tourmenter jusqu'à ce que leur molle et mystérieuse substance devienne une masse gélatineuse informe. Plus redoutable était la nive dont la nageoire dorsale, hérissée d'épines secrétait un véritable venin. Elle s'enfonçait dans le sable s'y blottissait, méfiante sur la défensive, prête à envoyer une terrible décharge électrique à l'intrus qui la froterait.

Cet étang si beau sous le soleil devenait hostile et même dangereux quand le vent d'hiver troublait ses eaux et

que de puissants courants se formaient dans les profondeurs. Des vagues se soulevaient inondant les berges et le canal respectait par des accords monotones sur ses rives comme pour terroriser notre île.

Ainsi, à cette époque si lointaine, à Sainte Le vivait une dizaine de familles. Les allocations familiales n'existaient pas; la Sécurité sociale n'était pas encore au début de ses bienfaits; l'ère des loisirs n'avait pas commencé. Mais, tout comptes faits, on vivait bien.

Nous possédions des légumes récoltés dans nos jardins, des fruits que mûrissaient le soleil et les nuits chaudes et que parfumaient les abeilles. Nous avions des volailles, des œufs, du lait, du vin... et une eau de source d'une pureté de cristal. La nature nous prodiguait ses produits sauvages, escargots, asperges, salades douces et amères, champignons des bois et des prés et plante médicamenteuses innombrables, dont nous connaissions les effets curatifs. Pas une fleur, pas une feuille, pas une tige froissée qui ne laissât aux doigts un parfum permettant de l'identifier sans connaître le nom botanique. Nous mangions tout dans sa fraîcheur originelle au fil de chaque récolte dans la ronde des saisons.

Etant donné les circonstances, mes parents décidèrent que mes deux frères n'iraient pas à l'école Antoine, pourtant bien doté, excellent élève au Bastion à Carcassonne, où il venait de passer son C.E.P. avec succès et qui promettait de brillantes études et un bon avenir; accepta sans mot dire cette condamnation. Quant à Arthur, puisqu'il avait séjourné quelques années pendant la guerre chez sa marraine dans le Razès où il conduisait les boeufs et les chevaux, il était déjà fait aux durs travaux des champs, lésé, frustré

peut être, comme cela arrivait souvent en pareil cas, aux enfants premiers nés de familles nombreuses et pauvres d'autrefois.

Ils devinrent donc, très jeunes, des rigoureux, des bergers, des chasseurs et des pêcheurs, souvent des braconniers qui savaient piéger "au collet" le gibier du patron dans la réserve clôturée et prendre le poisson au filet ou aux appâts prohibés dans les eaux interdites par les nuits sans lune, à la barbe du garde.

Ma sœur Juliette, donc, fut seule, préposée à l'instruction. Comme elle s'affirmait forte et courageuse, au lieu de partir par le train, elle parcourait, par économie, matin et soir, quatre kilomètres à pied pour se rendre à l'école la plus proche, à La Nouvelle.

Dès l'aube, quand les ouvriers agricoles s'éparpillaient dans la campagne, après avoir franchi la grande allée feutrée de rames de papyrus qui nous conduisait à la source, elle atteignait par des sentiers recouverts de poussières ocres, un immense plateau à demi désertique lequel se parait, çà et là, de genêts, de chênes verts, d'ajoncs, de lentisques avec leurs fleurs purpurines et leurs jolis grains de corail, ou solitaire car aucun enfant de Sainte Lucie n'allait à l'école, elle circulait à travers les pistes incertaines. Elle traversait le canal à l'écluse et puis, l'étroit chemin comprimé entre le canal et l'étang, tout droit, battu de tous les vents, la conduisait à La Nouvelle, où le passeur, avec sa barque venait la chercher pour la déposer sur l'autre rive, au bout du port.

Souvent, à l'embouchure, elle rencontrait une petite fille de pêcheur qui venait elle aussi, à pied de la Nadière et il arrivait que, par certaines matinées, quand, le long du chemin des milliers de cigales gavées de résine et de

Le soleil avaient trop longuement crissé, se dormant comme prétexte un trop grand retard pour aller en classe, attirées par la mer qu'elles devinaient toute proche, elles bifurquaient, à gauche, suivaient le quai, et Costelle au dos, arrivaient à la plage où elles mangeaient leur repas froid, oubliant calcul, histoire, géographie et règles de grammaire.

Ce jour là, la nuit tombée, Juliette ne rentrait ni plus tôt, ni plus tard à la maison et ramenait dans son panier des trésors marins qui me comblaient de bonheur : escargots tarabiscotés, hérissons de piques, crustacés grisâtres striés d'azur, coquilles aux formes bizarroïdes vacriées, astéries aux cinq bras provoquants.

Heureuse et sans remords, les oreilles remplies de ronflements de vagues, elle m'offrait des cloisses roses en forme d'éventail, un collier dont les perles se découpaient en étoile dans des os de sèche et des petits crabes adorables tout micassés.

"C'est beau, tu sais, la mer, me disait-elle. J'écoutais avec ravissement les émouvantes péripéties de l'école buissonnière et promettais de garder le secret.

Vie prodigieuse dans la lumière. Si elle rayonnait quand ma sœur me narrait ses aventures. Une vibration de félicité circulait à travers l'espace ; mais le soir, tandis que la nuit nous tombait dessus, couchés dans le même lit, serrée contre elle, cherchant sa chaleur, lui prodigant la mienne, tandis que paisible elle s'endormait, ses beaux cheveux noirs dénoués sur ses épaules, j'imaginai, les yeux grands ouverts dans le vide, des fantômes cauchemardesques. A travers les turbulences de l'île, j'entendais le bruit de la mer dont les vagues soulevées par le vent qui passait nous emportait toutes deux vers le large

Cette année ~~1922~~¹⁹²¹, Juliette devait faire sa première Communion. Mais comme pour l'école et pour les mêmes raisons, elle n'allait pas souvent au catéchisme. A la fin de chaque mois selon la coutume, il fallait rendre des Comptes à Dieu et passer à confesse. Ma sœur demandait à maman quelques têtes de gibier pour Monsieur le Curé, ce qui ne lui était jamais refusé, bien au contraire.

Son tour arrivé, elle s'agenouillait très dévotement sur le prie-dieu, le lourd sac de toile contre sa poitrine en récitant l'acte de contrition. Bientôt le volet grincheux s'écartait, mettant à jour la lucarne grillagée aux rougeâtres condensés. La tête du prêtre surgissait et tandis qu'il commençait : " au nom du père, du fils " elle lui coupait le Saint Esprit en deux en criant bien fort :

" Monsieur le Curé, mamman vous envoie des lapins et un perdreau de Sainte Lucie ! " alors, le bon pasteur ouvrait la porte du Confessionnal, caressait Juliette sur la joue, familier, compréhensif, vidait le sac de son contenu et, bienveillant, donnait l'absolution à ma sœur sans que cette dernière ait eu le temps de reconnaître ses péchés à savoir : le mensonge, la paresse, la gourmandise, sans parler des mille et un larcins qu'elle faisait pour satisfaire à toutes ses fantaisies.

En 1922 Sainte Lucie se vendit à une association d'émigrés russes, dont l'un des membres le Comte Keller ne s'entendit pas avec mon père. Celui-ci donna sa démission et entra comme régisseur au service du Comte de Larenty, Tholozan au château du Lac à Sigeau sur immense domaine qu'il ne quitta plus jamais.

ainsi pendant de longues années nous rêvâmes
 "l'île" de Sainte Lucie, ignorant ses malheurs, ses
 aventures, la décadence d'une propriété qui sans nul
 doute n'avait pas su s'adapter à une situation
 économique et sociale qui allait de pair avec le progrès
 et la modernisation des techniques de travail.

J'ai revu Sainte Lucie, cinquante
 ans après notre départ. La propriété était devenue une
 seule réserve de chasse. Un garde et sa petite famille
 l'habitaient. Tant de saisons écoulées avaient
 rendu ce domaine à l'état sauvage, aux ronces,
 aux bruyères, aux herbes parasites, au ravinement
 des collines, à la stérilité des terres, à l'abandon et
 à l'hostilité.

Plus de vigne, plus de cave. Plus de troupeaux, plus
 de bergerie. Plus de paons dans les allées sur les
 mousses et dans les sous-bois. Plus de vergers, plus
 de jardins. La grotte, le parc, la forge, l'étable
 avaient disparu. Devant le château déchu
 s'élevaient les maisons; les tuiles craquaient
 sur les charpentes des hangars. Des poussières
 s'élevaient au sol sur la lande désolée où je ne
 retrouvais plus les chemins d'autrefois et où s'étalait
 ça et là, l'ombre grêle d'un amandier.

Seule, la source était restée telle que nous l'avions
 connue. La retrouver inchangée, toujours vivante,
 boire son eau, en reconnaître la fraîcheur et le
 goût, quelle émotion! Son ruisseau cristallin
 doux et amical semblait faire couler avec lui dans
 son timide jet, la puissance des vies antérieures. Je me
 suis assise au bord de l'auge en pierre demeurée,
 elle aussi, intacte. J'imaginais que dans ce petit

l'assassin où nous avions cassé tant de cruches fragiles, les oiseaux devaient se baigner et tous les animaux sauvages s'y désaltérer pendant la nuit.

A cet endroit précis de l'île, autrefois interdit, obscur, où l'on venait chercher une consolation, du repos, la quiétude, la solitude tombait si absolue, l'allée était si déserte d'humanité que, soudain, une hantise, des regrets, des sentiments très proches de l'angoisse et des remords ont troublé irrésistiblement mon âme.

Une douce nostalgie, comme une fièvre a parcouru mes veines. Dans cette matinée ensoleillée mais alourdie par un dense brouillard de moucherons, devant mes yeux ont surgi bien des souvenirs. En esprit j'ai revu la maison qui nous abritait, sa cuisine, la grande cheminée sur les braises de laquelle ma mère accommodait le lapin sauvage à toutes les saucel et où mes frères à la flamme séchaient leurs guêtres toutes humides.

M'aimait, suspendue au plafond, la lampe de porcelaine blanche qui jetait des ombres sur les murs et la lueur falote de la bougie qui, dans la chambre s'éteignait au moindre courant d'air nous obligeant à chercher à tâtons nos vêtements, nos chaussures et le vase de nuit sous le lit.

Mon père dont la veste usée et le pantalon se confondaient avec la couleur des broussailles, ce qui n'enlevait rien à la sveltesse de son corps et à la franchise de son attitude, le pas large et souple, la mine altière, imposait le piculet à la main est passé devant moi et s'est arrêté au pied d'un arbre dont il a observé la souche.

J'ai retrouvé l'image du fils du patron que je n'avais connu que sous le diminutif de Kiki et qui passait de longues vacances avec sa grand-mère.

Charlotte au château. Je lui offrais des coquillages et en échange il me donnait de grandes boîtes qui avaient contenu des flacons de parfum ou de la poudre de riz, qu'utilisaient ces dames et qui sentaient bon ! Dans ces précieux coffrets je rangeais mes trésors marins. Nous fabriquions des chevaux avec des fils de fer et nous construisions de petits navires que les eaux nous emportaient quand nous les faisons flotter sur le courant du canal d'arrosage.

Les bateliers transportant des cargaisons d'orange de La Nouvelle à Marbonne, nous prenant pour de petits sauvages à demi affamés et à demi vêtus, nous lançaient sur le bord quantités de fruits précieux dont nous sucions avidement la pulpe juteuse et parfumée, tandis qu'au passage de la barque, le canal se rengeçait et clapotait de joie.

Je pétais à Kiki mon plus cher jouet vivant : un agneau que m'avait apporté mon père, un jour où on avait oublié l'animal dans un coin de la bergerie tandis que l'on renouvelait une grande partie du troupeau. J'appelais mon agneau Jacot ; il me suivait partout, au bord du canal ou dans les chemins encaissés où j'allais au début de l'automne ramasser des amandes sauvages que le vent avait fait tomber dans les herbes. Là, des moustiques, dérangés dans leur habitat familier nous attaquaient à coups d'aiguillon, nous enveloppaient, nous aveuglaient nous harcelaient. Jacot secouait la tête faisant claquer ses oreilles quand il se sentait trop blessé au nez ou sur le museau. Moi, sans doute, alors vaccinée et presque indifférente à ses blessures, je ne combattais jamais de front ces mauvais insectes qui fusaient alors de partout à travers les sésils et tout

les tamaris. Ils se posaient sur ma peau, y enfonçaient voluptueusement leur trompe sucrée, se remplissaient de sang, se gonflaient comme des outres de vin rouge prêtes à éclater au moindre effleurement. alors quel plaisir de les écraser d'un revers de main avec leur abdomen alourdi, qui laissaient sur mes bras et sur mes jambes mes des traînées violacées sanglantes!

Il m'a surtout pensé à Juliette. Elle me disait posséder une maisonnette invisible qui la suivait partout avec une bonne ensorcelée appelée Clémentine. C'était la maisonnette qui vole dont on a tant parlé. Sans y croire et sans en douter tout à fait, je jouissais de cette faculté dont le caractère particulier est qu'elle tient dans ce domaine indéterminé entre la fiction et la vérité. Le privilège de naïveté la dernière m'ayant consacré le grade de "la petite", je tenais à en conserver les avantages le plus longtemps possible, c'est à dire l'innocence et la crédulité dans laquelle je me complaisais. Dans l'île mystérieuse, avec ses bois, la magie des astres nocturnes, les garrigues aux encens d'aspic, le grand air, l'espace et la liberté, tout était permis et voici que tout à coup comme jadis, au dessus des jardins abandonnés, la maisonnette qui vole est passée en parfait état d'équilibre, produisant dans les airs un remous par un secret déplacement d'ailes. au centre de cette féerie Juliette et Clémentine ont souri à l'espoir et m'ont fait signe de la main avant de disparaître dans le lointain horizon des étangs.

Sainte Lucie ne mourra pas.

Il m'a contempilé longtemps le rocher recouvert de mousses humides, de buissons et de lierre, dont l'ombre projetée sur

l'allée, je me sais pourquoi, me terrifiait en toutes saisons
 Et où cette masse imposante, figée au miroir de la
 falaise, toute droite, dont la levée morte sans défaillance
 puisait-elle cette eau qui alimentait la source ?

Quelle rivière souterraine, enfouie dans les profondeurs,
 quel abîme, quel gouffre mystérieux, s'écoulait ainsi
 en ruisseau si limpide et si pur, au milieu de ces
 immensités liquides, saumâtres et salées, sans forme
 changes son murmure et le rythme de son débit,
 jour après jour aussi serein, apaisant et ami ?

Sainte Lucie ne mourra pas.

Surge de la mer la plus fréquentée de l'antiquité,
 Comme ses petites sœurs de l'"aulte" et des "ouillous"
 au début des siècles, elle qui sut accueillir sur ses
 collines et sur ses marécages climatisés tant de conquérants,
 de navigateurs, d'aventuriers, survivra à elle-même
 affirmant la robustesse de sa nature méditerranéenne où
 après les tempêtes qu'il met au défi, le paysage demeure
 vigoureux, beauté, harmonie, éternel.

Tout y rayonnera, tout y resplendira dans les soleils
 d'été et les bises d'hiver, justifiant ce nom que, peut-être
 un jour, échoyant sur ses rivages, lui donneront quelques
 chrétiens échappés d'ancrage ou de Syracuse, non évocateur
 de lumière :

"Santa Lucia"

Un jour viendra où...

"Près des sources, écrivait Henri Bosco, on perd la raison"
 Je serais tentée de le croire.

Septembre 1983

M. Bonnafoix

Marthe BONNAFOUX